

LA QUINZAINE
LITTÉRAIRE
16/31 juill. 2001

Le personnage et le slogan

En 1947, une première traduction de 16 octobre 1943 que signait Michel Arnaud paraît dans le n° 23-24 des Temps Modernes consacré à l'Italie. On y trouve les noms de Moravia, Solmi, Gobetti, Gramsci, Bilench, Brancati et Vittorini pour ne citer que les plus connus. C'était la première fois que Giacomo De Benedetti, le critique écrivain, était traduit. La deuxième fois, ce fut pour la Commémoration provisoire du personnage-homme (1), publiée en 1992. Et ce fut tout ou presque.

MARIE-JOSÉ TRAMUTA

GIACOMO DEBENEDETTI

16 OCTOBRE 1943

trad. de l'italien par Monique Bacelli
Alia éd., 110 p., 40 F

L'Italie célèbre, cette année, le centenaire de la naissance de l'un de ses plus grands critiques – le « critique-artiste » l'appelait Gianfranco Contini – que la France a étrangement ignoré. Il fut pourtant le critique proustien par excellence, l'un des rares critiques européens avec Curtius à reconnaître dès les prémices l'importance de Proust. Avec Solmi, il crée en 1922 la revue *Primo Tempo* où est publié pour la première fois Montale, où Saba rencontre « son » critique et Ungaretti un lecteur exigeant – et collabore à *il Barattini* de Piero Gobetti, autre Turinois d'exception, mort à Paris en 1925.

Lorsqu'il publie *Huit Juifs* et 16 octobre

1943, respectivement au mois de septembre 1944 et au mois de novembre de la même année, l'Italie n'est pas encore entièrement libérée. Rome l'a été le 4 juin 1944, Florence et le Centre au mois d'août. De Benedetti est un critique reconnu, il a publié en 1929 le premier volume de ses *Saggi critici* consacrés entre autre à Proust, à Saba, à Radiguet et à Carlo Michelstaedter. Puis sont venues les lois raciales, de Turin De Benedetti s'est transféré à Rome, ville réputée moins dangereuse, puis est entré en clandestinité. Il fait retour dans la Rome libérée en automne 1944. Dans les deux récits que nous allons examiner, nous assistons au témoignage à chaud, dans l'urgence, d'un homme chez qui l'on voit combiner la matière vive de l'existence informe le contenu intellectuel de l'œuvre.

Dans *Huit Juifs*, il relate un épisode consécutive au massacre des Fosses Ardeatines (335 otages furent massacrés en représailles par les Allemands le 24 mars 1944). Ce bref récit, moins d'une trentaine de pages, évoque la piè-

tre figure d'un commissaire de la *Pubblica Sicurezza*, Raffaello Alianello, lequel sommé de répondre devant la Haute Cour de Justice de sa complicité dans ce massacre, cherche à obtenir la bienveillance des juges et de l'opinion publique en alléguant qu'il a retiré huit noms de Juifs de la liste des otages. Et c'est ce qui provoque le dégoût et l'indignation de Giacomo De Benedetti et la nécessité du récit : l'holocaus-te, la monstrueuse campagne de la démigration et de l'élimination se transforme dès lors en son revers une campagne de réhabilitation tout aussi monstrueuse parce que les mécanismes qui la meuvent sont les mêmes. Le slogan de mort qui faisait suite à une campagne de destruction et dont le mot d'ordre est « extermination » se transforme à la libération en un slogan inversé « sauvons les Juifs », « Récompensons les Juifs » où les Juifs, comme l'enseigne l'analyse logique, reste des « cas », des « termes grammaticaux ». Le slogan les enferme tel un Ghetto et c'est contre quoi s'insurge Giacomo (2), car n'y entre pas la notion de l'homme : niés en bloc, ils sont sauvés en bloc. Plus même anonymes, mais masse informe, homme sans nom sans visage par la perversion de la métaphore d'un art naissant. Le revirement d'Alianello, l'homme au slogan, met en évidence la duplicité de la situation. La crainte majeure, c'est qu'à la persécution ne succède une antipersécution, « faite de la même substance psychologique et morale qui formait la matière de la persécution ».

Dans 16 octobre 1943, il raconte la rafle nazie de ce jour funeste dans le Ghetto de Rome qui entraîna la déportation de plus de 1000 Juifs dans les camps de la mort. Dans la préface à

SOUVENIRS

l'édition italienne de *16 octobre 1943*, il précise que la parole est laissée à la collectivité populaire, un chœur désarmé et effaré, d'où se détachent les voix des protagonistes d'un instant, bientôt engloutis dans l'horreur de l'extermination. Debenedetti, tel un choryphée, énumère les pertes et distille la plainte de ces personnages mais aussi le bien commun qui leur assure un destin : « Se sentir Juifs – écrivait-il dans *Huit Juifs* – ce doit être comme sentir remonter des profondeurs – dans les heures de recueillement le plus jaloux, des heures presque inavouables tant elles sont intimes –, de vieilles cantilènes synagogales, entendues pendant l'enfance dans la paresseuse monotonie de lourds crépuscules, dans une lumière de cierges las qui tremblaient sur le calot du chantre, seul, debout là-bas près du tabernacle désert : et c'est sur ces cantilènes que l'âme s'incline en errantes recherches du temps perdu... » Ce temps perdu, c'est sur quoi s'attarde Debenedetti dans le premier paragraphe de *16 octobre 1943*, coupé grossièrement dans les *Temps Modernes* et dont la présente traduction restitue la beauté. De même, comme saisi de scrupule, le coryphée Debenedetti ouvre une parenthèse pour confier : « (Nous vous demandons de bien vouloir nous pardonner cette digression, et éventuellement celles dans lesquelles nous risquons de tomber ; mais pour comprendre l'atrocité du drame que nous tenterons de reconstituer, il est nécessaire de connaître un peu mieux les personnages) », ressort dramatique que la revue de Sartre (dont la *Réflexion sur la question juive* paraît en 1946 mais a été composé en 1944) ignore sans apparents états d'âme. Où l'on retrouve le même souci présent dans *Huit Juifs* que Debenedetti explicite clairement à la fin de *16 octobre 1943* : « Ni le Vatican, ni la Croix-Rouge, ni la Suisse, ni aucun autre État neutre ne réussirent à obtenir des nouvelles des déportés. On estime qu'à eux seuls, ceux du 16 octobre sont plus d'un millier, mais ce chiffre est certainement en-dessous de la réalité, car beaucoup de familles furent emmenées au grand complet, sans laisser de traces, ni parents ou amis susceptibles de signaler leur disparition. »

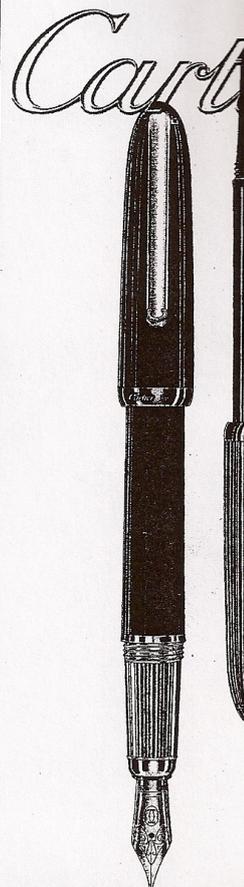
Dans *Personaggi e destino [Personnage et destin]* de 1947, à l'époque même où le lecteur français du numéro des *Temps modernes* était rendu sourd au « chœur », au « temps perdu », aux « personnages », Debenedetti redéfinit le rôle du critique : celui-ci à l'instar d'Orphée doit accomplir une véritable *nekuia*, une descente aux enfers. Semblable à Orphée, le chant du critique apaise les bêtes sauvages, qu'incarnent la haine, la vengeance ou l'absence de mémoire, le refus d'entendre. Debenedetti-Orphée ramène à la lumière les ombres indistinctes des morts en leur offrant un destin. Dans *16 octobre 1943* et *Huit Juifs* seuls les bourreaux ont un nom. Mais après tout il s'agit d'une vieille histoire. Jadis le tyran, le monstre Polyphème avait illustré ce processus ; et Ulysse qui accomplit la *nekuia* faiseuse de destin avait marqué le sien, celui de

2)
Diversité et altérité sont la condition *sine qua non* du roman et de son héraut, le personnage et l'ironie involontaire de Robbe-Grillet, que soulignait Debenedetti, quand le premier déclarait que « le roman de personnage appartient



GIACOMO DEBENEDETTI, PAR FELICE CASORATI

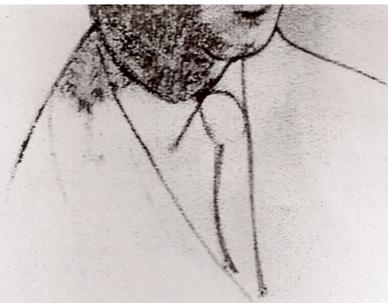
« Semblable à Orphée, le
chant du critique apaise
les bêtes sauvages qu'incarnent
la haine, la vengeance
ou l'absence de mémoire... »



dans les *Temps Modernes* et dont la présente traduction restitue la beauté. De même, comme saisi de scrupule, le coryphée Debenedetti ouvre une parenthèse pour confier : « (Nous vous demandons de bien vouloir nous pardonner cette digression, et éventuellement celles dans lesquelles nous risquons de tomber ; mais pour comprendre l'atrocité du drame que nous tenterons de reconstituer, il est nécessaire de connaître un peu mieux les personnages) », ressort dramatique que la revue de Sartre (dont la *Réflexion sur la question juive* paraît en 1946 mais a été composé en 1944) ignore sans apparents états d'âme. Où l'on retrouve le même souci présent dans *Huit Juifs* que Debenedetti explicite clairement à la fin de *16 octobre 1943* : « Ni le Vatican, ni la Croix -Rouge, ni la Suisse, ni aucun autre État neutre ne réussirent à obtenir des nouvelles des déportés. On estime qu'à eux seuls, ceux du 16 octobre sont plus d'un millier, mais ce chiffre est certainement en-dessous de la réalité, car beaucoup de familles furent emmenées au grand complet, sans laisser de traces, ni parents ou amis susceptibles de signaler leur disparition. »

Dans *Personaggi e destino* [*Personnage et destin*] de 1947, à l'époque même où le lecteur français du numéro des *Temps modernes* était rendu sourd au « cœur », au « temps perdu », aux « personnages », Debenedetti redéfinit le rôle du critique : celui-ci à l'instar d'Orphée doit accomplir une véritable *nekuia*, une descente aux enfers. Semblable à Orphée, le chant du critique apaise les bêtes sauvages, qu'incarnent la haine, la vengeance ou l'absence de mémoire, le refus d'entendre. Debenedetti-Orphée ramène à la lumière les ombres indistinctes des morts en leur offrant un destin. Dans *16 octobre 1943* et *Huit Juifs* seuls les bourreaux ont un nom. Mais après tout il s'agit d'une vieille histoire. Jadis le tyran, le monstre Polyphème avait illustré ce processus; et Ulysse qui accomplit la *nekuia* faiseuse de destin avait marqué le sien, celui de n'être personne devant le bourreau.

Dans une fameuse conférence de 1965 publiée sous le titre *Commémoration provisoire du personnage-homme*, Debenedetti disserte sur le rôle choral dont est investi le personnage homme : « J'appelle personnage-homme cet *alter ego*, ennemi ou vicaire, qui en des dizaines de milliers de spécimens tous différents entre eux, vient à nous par le biais des romans ainsi que des films à présent. [...] Si nous l'invitons à se faire connaître, ainsi qu'il advient avec les policiers en civil, il tourne le revers de sa vareuse, et exhibe la plaque où est inscrite la plus capitale de ses fonctions, laquelle est en même temps sa devise héraldique : *il s'agit de toi aussi*. »



GIACOMO DEBENEDETTI, PAR FELICE CASORATI

« *Semblable à Orphée, le
chant du critique apaise
les bêtes sauvages qu'incarnent
la haine, la vengeance
ou l'absence de mémoire...* » 3)

bel et bien au passé... Peut-être n'est-ce pas un progrès, mais il est certain que l'époque actuelle est plutôt celle du numéro de matricule (3) », n'est à tout prendre qu'un refus de l'altérité par fascination du slogan dont *Huit Juifs* décrivait les infamies et *Commémoration provisoire du personnage-homme*, écrit au lendemain d'un pèlerinage à Buchenwald, les enjeux. |

1. G. Debenedetti, *Commémoration provisoire du personnage-homme*, trad. par M. J. Tramuta, Mes feuillets de Babel, 1992.

2. *Giacomino* est le titre du livre que lui consacre son fils l'écrivain Antonio Debenedetti, (Rizzoli, 1994).

3. *Pour un nouveau roman*, éditions de Minuit, Paris, 1963.

